

Le Retour

Ô solitude ! Ô toi ma 'patrie' solitude !
J'ai trop vécu sauvage en sauvage étrangeté
pour ne pouvoir qu'en larmes vers toi revenir !

Maintenant menace - moi seulement du doigt -
comme les mères menacent ;

Maintenant souris - moi -
comme les mères sourient,
Maintenant dis seulement :

"Et qui était - ce,
qui en bourrasque un jour
s'élança loin de moi ? -
— qui s'écria en partant :
trop longtemps assis dans la solitude,
là j'ai désappris le silence !

'Cela' - maintenant l'as - tu bien appris ?

Ô Zarathoustra, je sais tout :
et que, parmi tant d'autres,
tu étais 'plus abandonné',
toi l'unique,
que jamais auprès de moi !

L'abandon est une chose,
la solitude en est une autre :
'Cela' — maintenant tu l'as bien appris !

Et que, parmi les hommes,
tu seras toujours sauvage et étranger :
— encore sauvage et étranger,
même s'ils t'aiment :
car ils veulent avant tout
être 'épargnés' de tout !

Ici pourtant, tu es chez toi,
dans ton 'foyer', dans ta 'maison',
ici tu peux tout dire, tout laisser jaillir
et répandre toutes tes raisons:
rien ici ne rougit de honte
pour des sentiments cachés ou figés.

Ici toutes choses viennent caresser ta parole,
elles te cajolent :
car elles veulent
grimper sur ton dos pour chevaucher.
Sur chaque allégorie
tu chevauches ici vers la vérité.

Franc et droit,
ici tu peux parler à toutes choses :
car, en vérité,
cela résonne en elles comme une louange :
qu'un seul - avec toutes choses -
— parle droitement !

Mais être abandonné,
c'est une autre chose.

Car,
te souviens-tu, ô Zarathoustra ?

En ce temps-là,
quand ton oiseau criait vers toi,
et toi, debout dans la forêt,
indécis,
ignorant vers où te tourner,
près d'un cadavre : —

— quand tu disais :

puissent mes bêtes me guider !

Plus de péril j'ai trouvé chez les hommes
que parmi les bêtes :

— c'était 'Cela', l'abandon !

Et

te souviens-tu, ô Zarathoustra ?

Quand tu étais assis sur ton île,
puits de vin parmi des seaux vides,
donnant et dépensant,
parmi les assoiffés prodiguant et versant :

— jusqu'à ce qu'enfin,
assoiffé seul parmi les enivrés,
nuitamment

tu te lamentais :

Prendre,
n'est-ce pas plus exaltant que donner ?

Et voler,
plus exaltant encore que prendre ?

— c'était 'Cela', l'abandon !

Et

te souviens-tu, ô Zarathoustra ?

quand vint ton heure la plus silencieuse

et qu'elle t'arracha à toi-même

quand elle murmura cruellement :

"Parle et brise-toi!" —

— quand elle te fit souffrir

de toute ton attente

et de ton silence

et qu'elle brisa ton humble courage :

c'était 'Cela', l'abandon! —

Ô solitude ! Ô toi ma patrie solitude !

Comme ta voix me parle,
bienheureuse et tendre !

Point de questions,
point de plaintes entre nous :
nous marchons ensemble à découvert
par des portes ouvertes.

Car chez toi c'est ouvert et lumineux ;
et même les heures
s'avancent ici sur des pieds plus légers.

Dans l'obscurité en effet
le temps est plus pesant qu'à la lumière.

Ici jaillissent à moi
toutes les paroles de l'Être
et les sanctuaires de parole de l'Être :
tout l'Être ici veut devenir parole,
tout Devenir ici veut apprendre de moi
à parler.

Là en bas cependant —

toute parole y est vaine !

Là, oublier et passer son chemin
est la plus haute sagesse :

'Cela' — je l'ai appris maintenant !

Qui voudrait comprendre tout ce qu'il ya chez les hommes,
devrait tout toucher.

Mais pour cela, j'ai les mains trop propres.

Je ne veux déjà plus respirer leur souffle ;
ah, que j'ai vécu si longtemps
sous leur vacarme

et leur souffle vicié !

Ô bienheureux silence autour de moi !

Ô purs parfums autour de moi !

Ô comme ce silence aspire un souffle pur
du plus profond de soi !

Ô comme il tend l'oreille,
ce bienheureux silence !

Mais là en bas —
là tout parle, tout est aussitôt couvert,
tout devient inaudible.

On peut bien faire sonner la sagesse
à grand bruit de cloches :
les marchands du marché
la courriront de leur tintement de pièces !

Chez eux tout parle,
plus personne ne sait comprendre.
Tout tombe à l'eau,
plus rien ne tombe au fond du puits.

Chez eux tout parle,
rien ne mûrit plus, rien n'aboutit.
Tout caquète,
mais qui veut encore
rester tranquillement sur son nid
à couver ses œufs ?

Chez eux tout parle,
tout est ressassé, tout se dissout en paroles.

Et ce qui hier encore était trop dur
pour le temps lui-même et pour sa dent :

aujourd'hui perd en lambeaux,
mâché et rongé
dans les gueules des hommes d'aujourd'hui.

Chez eux tout parle, tout se trahit.
Et ce qui hier encore s'appelait mystère,
intimité des âmes profondes,
aujourd'hui appartient aux trompettes des rues
et autres papillons.

Ô humanité, créature étrange !
Toi, vacarme des ruelles sombres !

Te voilà de nouveau derrière moi : -
— mon plus grand péril est derrière moi !

Dans le ménagement et la pitié
gisait toujours mon plus grand péril ;
et toute l'humanité
veut être ménagée et endurée.

Avec des vérités retenues,
une main de fou, un cœur égaré,
riche en petits mensonges de pitié :
— ainsi vécus-je toujours parmi les hommes.

Déguisé, j'étais assis parmi eux,
prêt à me méconnaître moi-même
pour les supporter,
et souvent me disant volontiers :
fou que tu es, tu ne connais pas les hommes !
On désapprend les hommes quand on vit parmi eux :
— trop de surface, partout,
à quoi bon là des yeux clairvoyants,
des yeux qui cherchent loin,
dans un monde pareil !

Et lorsqu'ils me méconnaissaient,
moi le fou je les ménageais
plus encore que moi-même :
habitué à la rigueur envers moi
et souvent me vengeant sur moi-même
de ces ménagements.

Piqué par des mouches venimeuses
et creusé comme une pierre
par tant de gouttes de méchanceté,
je demeurais ainsi parmi eux
en me répétant :

⁵⁵ tout ce qui est petit est innocent de sa petitesse ! ⁷⁷

Et spécialement
ceux qui s'appellent eux-mêmes ⁵⁵ les bons ⁷⁷,
je les trouvai les plus venimeux :
ils piquent en toute innocence,
ils mentent en toute innocence ;
comment 'pourraient-ils' - être justes envers moi !

Celui qui vit parmi les bons
apprend, par la pitié, à mentir.

La pitié alourdit l'air de toutes les âmes libres.

La sottise des "bons"
est en effet insondable.

Me cacher moi-même et ma richesse

- 'voilà' ce que j'appris, là en bas : car je trouvais chacun encore pauvre d'esprit.

E'était le mensonge de ma pitié,
que je connaissais en chacun

- que je pouvais voir et flairer pour chacun
ce qui lui 'suffisait' d'esprit
et ce qui, déjà,
lui était un 'excès' d'esprit !

Leur sagesse raide :

- je l'appelai sage, non raide,
ainsi appris-je à avaler mes mots.

Leurs fossoyeurs :

- je les appelai chercheurs et examinateurs,
ainsi appris-je à troquer mes mots.

Les fossayeurs s'attirent la maladie.
Sur les vieux décombres
gisent
de furestes effluves.

Il ne faut pas remuer la fange.
Il faut vivre sur les hauteurs.

Avec des narines bienheureuses
je respire de nouveau la liberté des hauteurs !
Délivrées enfin sont mes narines
de l'odeur de tout marége humain !

Chataillée par des souffles tranchants
comme par des vins écumants,
mon âme 'éternue', —

'éternue', et, dans la jubilation,
s'acclame elle-même :

Santé !